

ARTS SPECTACLES

FORTIER
L'HIVER VA FINIR EN BEAUTÉ
PAGE 2

IL Y A 40 ANS, LA BEATLEMANIA FRAPPAIT NEW YORK PAGE 5

JANIS ET JOHN

L'annonce faite à Marie



MARC-ANDRÉ LUSSIER
mlussier@lapresse.ca

PARIS — Inévitablement, on ressent un malaise. D'autant plus troublant que tout ce qui a entouré la sortie de *Janis et John* en France n'avait plus aucune commune mesure avec le genre de film proposé. Sur papier, *Janis et John* est une comédie ludique, un peu *flyée*, dans laquelle les personnages sont tous un peu habités par une douce folie communicative. Dans les faits, il s'agit du dernier film de Marie Trintignant. Dans lequel on peut aussi déceler bien des éléments prémonitoires. D'où le malaise.

Ainsi, on ne peut honnêtement pas faire abstraction des circonstances dans lesquelles ce film fut élaboré, et, surtout, diffusé. Pourquoi ? Parce que cette comédie est réalisée par Samuel Benchetrit. Bien entendu, ce nom n'évoque encore rien de particulier à notre esprit. Mais nous parlons quand même ici du Benchetrit auteur de romans et de pièces de théâtre (d'une chanson de Higelin aussi) ; de celui qui a partagé la vie de Marie Trintignant pendant quelques années (il est le père de deux des enfants de l'actrice) ; aussi de celui qui a accompagné ses anciens beaux-parents à Vilnius quand l'actrice est tombée sous les coups de Bertrand Cantat. Forcément, ça colore une conversation...

Aussi le jeune homme (il a 30 ans) arrive-t-il au rendez-vous prévu pleinement conscient du contexte particulier dans lequel il doit parler de son film. Lequel, de surcroît, fut entièrement conçu, produit, élaboré en fonction de Marie, la muse qui était, a déjà déclaré le cinéaste dans *Studio*, « la personne la plus importante » dans sa vie.

Quelques mois après la tragédie qui aura suscité un vif émoi partout dans la francophonie, Samuel Benchetrit dit avoir tenu le coup grâce à son film, grâce à Marie aussi, celle dont la présence imprègne d'ailleurs pratiquement chaque image de *Janis et John*. « Il faut réapprendre à vivre », dit-il calmement, attablé devant un café dans un petit salon du George V. « Même si c'est douloureux, même si le quotidien est parfois difficile à réorganiser. Je ne peux quand même pas m'écraser sur trois ans de ma vie ! »

Quand cette douleur était à vif, Benchetrit a pourtant sérieusement songé à annuler la sortie du film, fixée au 15 octobre 2003 en France depuis déjà très longtemps. Quand il est parti à Vilnius au chevet de sa muse, l'auteur-cinéaste a d'ailleurs téléphoné à ses producteurs afin de leur annoncer qu'il ne voulait plus que *Janis et John* prenne l'affiche, qu'il n'avait de toute façon pas la force d'assurer l'habituel « service après-vente ».

« Ce n'est bien entendu pas la première fois qu'un film sort après la mort de l'une de ses vedettes, mais jamais, je crois, dans de pareilles circonstances », fait-il remarquer.

« Les producteurs, formidables, étaient prêts à respecter ma volonté, ajoute-t-il. C'est Jean-Louis (Trintignant) qui, de son côté, s'est un peu énervé. Il m'a dit que Marie n'aurait souhaité pour rien au monde que ce



PHOTO FOURNIE PAR CHRYSTAL FILMS

« Si le film avait fait 50 000 entrées le premier jour, j'aurais vraiment trouvé cela troublant. Heureusement, *Janis et John* a été reçu — et apprécié — pour ce qu'il est », dit le réalisateur, Samuel Benchetrit. Il s'agit du dernier film tourné par Marie Trintignant avant sa mort tragique survenue l'été dernier.

film soit sacrifié. Avec le recul, je suis heureux qu'il ait pris l'affiche normalement, que nous ayons fait ce qu'il y avait à faire pour qu'il existe. Décaler la sortie aurait voulu dire que nous nous insérions dans l'événement. »

À vrai dire, l'une des craintes de Benchetrit était que le film suscite une espèce de curiosité malsaine ; qu'il engendre, par exemple, un succès au box-office dont la nature n'aurait rien à voir avec celui que connaissent habituellement les productions de ce genre. Marie Trintignant n'a jamais été, de toute façon, une tête d'affiche qui attire des millions de spectateurs dans les salles.

« Si le film avait fait 50 000 entrées le premier jour, j'aurais vraiment trouvé cela troublant. Heureusement,

révélateurs intimes des individus dont on raconte ici l'histoire.

« En empruntant l'identité de ces vedettes, les deux protagonistes se révèlent forcément des choses à eux-mêmes, explique le cinéaste. Au départ, je jonglais avec ce personnage de faux John Lennon, qui allait être interprété par François Cluzet, mais ce n'est qu'en pensant à lui donner un pendant féminin que l'idée de la fausse Janis Joplin est survenue. Joplin est en effet unique dans sa catégorie ! »

Dans *Janis et John*, Cluzet et Marie Trintignant empruntent, sur l'insistance du mari de cette dernière (Sergi Lopez), l'identité de ces deux personnages légendaires. Pas nécessairement par amour du rock (le premier

1973 (au cours duquel John Lennon et Janis Joplin lui ont promis de revenir le voir un jour), ce doux illuminé se fera ainsi embobiner par les deux sosies qu'on lui envoie dans les pattes. Cela dit, l'assureur, déjà très énervé, sera d'autant plus déstabilisé que sa bien-aimée, qui incarne Janis Joplin, aura maintenant accès à une facette de sa propre personnalité dont elle ne soupçonnait probablement même pas l'existence.

« Marie a suivi toutes les étapes de l'élaboration de ce projet mais quand je suis arrivé avec cette proposition, quand je lui ai offert de se glisser dans la peau de Janis Joplin, elle était folle de joie. Cela dit, elle était aussi très angoissée à l'idée d'incarner cette femme parce que le personnage est quand même lourd à porter. Mais Marie est une bûcheuse. Elle a beaucoup travaillé. »

Continuer son travail

Forcément, la bande originale est riche des succès de l'époque. Plusieurs chansons de Joplin sont entendues mais une seule de Lennon, *Isolation*. « Il a fallu contacter Yoko Ono mais elle n'a strictement rien regardé de ce que nous lui avions envoyé », relate le cinéaste. Ce n'est que lorsqu'elle a vu des scènes déjà tournées — et qu'elle fut emballée — qu'elle a consenti à nous céder les droits. Gratuitement en plus ! De son côté, la soeur de Janis Joplin nous a notamment permis d'utiliser *Kozmic Blues*. »

Quant à Jean-Louis Trintignant, qui nous fait ici le cadeau d'une rare apparition au grand écran, l'acteur lui-même aurait suggéré sa participation. « Jean-Louis et moi sommes des in-

times », fait remarquer Samuel Benchetrit. « Nous séjournions en Italie ; je lui ai parlé du scénario sur lequel je travaillais, sans même seulement songer, puisqu'il déclare à tous vents qu'il ne veut plus tourner, à lui demander s'il aimerait être de l'aventure. Il se trouve pourtant que c'est lui qui a demandé à jouer le rôle. Forcément, j'étais ravi. L'ennui, c'est que nous avions déjà embauché un autre acteur. Heureusement, ce dernier n'a jamais rappelé ! »

Estimant pouvoir enfin utiliser le mode d'expression qui lui sied le mieux, c'est-à-dire le cinéma — « c'est pour moi une évidence ; c'est en attendant de réaliser des films que j'ai fait autre chose » —, Samuel Benchetrit mène aujourd'hui plusieurs projets de front, dont un film qu'il écrit spécifiquement pour son ami Jean-Louis. Il dit aussi plancher présentement sur un texte avec Valeria Bruni Tedeschi (*Il est plus facile pour un chameau...*) mais ne sait pas encore quelle forme empruntera cette oeuvre (théâtre, cinéma ?). De plus, il cogite des idées de romans. Autrement dit, la vie reprend, par la force des choses, peu à peu ses droits.

Je suis enfin résigné à voir *Janis et John*, déclare Benchetrit. Quand l'événement de Vilnius est survenu, je ne savais même pas si j'aurais seulement un jour la force de le regarder jusqu'au bout. Je suis pourtant heureux de l'avoir fait. D'avoir vu le film m'a fait du bien. De cette façon, j'ai l'impression de continuer un peu le travail de Marie. »

Ce reportage a été réalisé à l'invitation de Crystal Films.

« Ce n'est bien entendu pas la première fois qu'un film sort après la mort de l'une de ses vedettes, mais jamais, je crois, dans de pareilles circonstances », fait remarquer Samuel Benchetrit.

Janis et John a été reçu — et apprécié — pour ce qu'il est. »

Pas un fan de l'époque

Curieusement, Benchetrit n'est pas a priori un admirateur de la musique rock des années 60 et 70. S'il connaissait John Lennon comme tout le monde, il n'était quand même pas spécialiste de l'oeuvre, loin s'en faut. Par ailleurs, Janis Joplin était pour lui une inconnue. Autrement dit, l'idée du film n'est pas tant née d'un désir d'explorer les facettes distinctes de ces deux personnages mais plutôt d'utiliser ces icônes du passé comme

est un acteur au chômage ; la seconde, une « mère et épouse au foyer », mais plutôt pour tenter d'extirper du pétrin cet assureur de mari qui s'en-fonce de plus en plus creux dans une histoire d'arnaque dont il ne pourra évidemment se sortir sans embarras. Pour rembourser les indemnités auxquelles a droit un client (Jean-Louis Trintignant) dont il a toujours personnellement encaissé les primes, l'assureur voit en effet son salut dans l'importante somme que vient d'hériter un cousin de la fesse gauche (Christophe Lambert). Toujours accroché à un trip d'acide qu'il a fait en

FESTIVAL INTERNATIONAL DE JAZZ DE MONTRÉAL

JAZZ À L'ANNEE

Hiver - Printemps 2004

en collaboration avec

en collaboration avec

Barbara Hendricks

et le Magnus Lindgren Quartet de Suède

24 FÉVRIER, 20h, THÉÂTRE MAISONNEUVE, PdA

PREMIÈRE NORD-AMÉRICAINE !

ACHETEZ VOS BILLETS

En personne au Spectrum
318, rue Sainte-Catherine Ouest

Par téléphone
(514) 908-9090

Sur Internet
www.ticketpro.ca

RENSEIGNEMENTS : (514) 871-1881
1 888 515-0515 • WWW.MONTREALJAZZFEST.COM

ARTS ET SPECTACLES

ARTS VISUELS

Mauvais quart d'heure pour l'architecture

JÉRÔME DELGADO
COLLABORATION SPÉCIALE

N'ayant peur de rien, surtout pas de se remettre en question, le Centre canadien d'architecture aime la provocation. En l'espace d'un an, l'établissement fondé par Phyllis Lambert a ouvert ses salles d'exposition, et ses archives, à des projets bien indisciplinés. Après l'expo autour des Suisses Herzog et de Meuron, voici l'iconoclaste et bien nommée *Sortis du cadre*.

Inaugurée en octobre et d'une durée hors de l'ordinaire (elle court jusqu'en septembre), l'expo réunit quatre univers qu'on qualifierait de complètement « sautés », si on imagine l'architecture comme un

art sage, aride et rigide. Cedric Price se traitait d'anti-architecte, Aldo Rossi dénonçait la surprofessionnalisation du métier, James Stirling prônait « l'écoute », alors que Gordon Matta-Clark, seul non-architecte du quatuor et membre du groupe Anarchitecture, s'est illustré pour son oeuvre anticonformiste, basé sur les ruines.

Les quatre hommes, tous décédés, sont loin de se ressembler dans leur travail. Leur point commun, outre le fait qu'ils sont indissociables des années 70, c'est leur engagement à sortir l'architecture des normes. À sortir du cadre, donc.

L'exposition en reste tout de même une d'architecture. On ne s'en sort pas, disons : plans, croquis,

maquettes, qui obligent le non-initié à lire l'énorme masse de textes. Un bon deux heures, sinon plus, est nécessaire pour une visite adéquate. L'étonnement est tout de même au rendez-vous. La mise en place (ni entrée ni sortie, chacun choisit son parcours) et la présentation générale légèrement négligée (textes épinglés par des punaises, feuillets explicatifs volontairement volants) en sont quelque part responsables.

Mais la principale distorsion vient du Fun Palace, oeuvre fétiche de Price. Si fétiche, ce « jouet géant », que même sans avoir été bâti, il demeure un modèle (le Centre Georges-Pompidou de Paris et le récent Blur Building

d'Yverdon-les-Bains, en Suisse, en ont été inspirés).

Imaginé en 1965, défendu corps et âme par son concepteur et toute une équipe de visionnaires, le Fun Palace reposait sur le concept d'une architecture fluctuante, à modifier selon les besoins et les goûts des usagers. Utopique dans un sens (jamais réalisé), sérieux dans la tête de Price (d'innombrables dessins lui survivent), il susciterait encore la controverse, et pas seulement par sa forme.

Composée exclusivement des archives du CCA (fonds récemment acquis), l'expo *Sortis du cadre* s'en inspire quelque part. Photos couleur grand format et documents administratifs dévoilent le comment et le où d'une telle collection. Dans l'espace réservé à Rossi, la possibilité de fouiller (du moins l'impression) dans les classeurs d'archivage démystifie l'endroit. Seul Stirling est lié à une présentation plus traditionnelle, l'architecte britannique bénéficiant même d'un survol de son travail de jeunesse, aux côtés de son chef-d'oeuvre (la Neue Staatsgalerie de Stuttgart).

C'est Matta-Clark, figure mythique de l'art contemporain disparue prématurément en 1978 et fils du surréaliste Roberto Matta, qui donne la

pleine mesure quant au sabotage de l'architecture. Ses cinq vidéos et l'ensemble de photos et dessins autour du projet A W-Hole House parlent de la fragilité du bâtiment, s'acharnent sur des constructions, sinon oubliées, méprisées (Sous-sols de Paris, 1977), et s'enracinent dans la déconstruction (les trous et les ruines abondent).

Une deuxième visite, consacrée uniquement à l'artiste new-yorkais, serait même souhaitable. D'autant plus que, quelque part ce printemps, son Garbage Wall de 1970 sera érigé sur l'esplanade verte du CCA. Un autre signe que l'établissement n'a pas peur d'aller au-delà de son image *clean-cut*. Également au programme de cette remise en question, un colloque se penchant sur l'avenir de l'architecture (27 mars). Et d'éventuelles surprises, l'expo étant susceptible de changer au gré des commissaires et, même, paraît-il, des visiteurs.

SORTIS DU CADRE : PRICE ROSS STIRLING + MATTA-CLARK. Centre canadien d'architecture, 1920, rue Bail, jusqu'au 6 septembre. Ouvert du mercredi au dimanche. Infos : 514 939-7026



La vie est trop courte pour s'ennuyer.



Régine revient à la chanson

ASSOCIATED PRESS

LA PLAINE SAINT-DENIS, France – Régine a fait un retour remarqué à la chanson en invitant mercredi soir 500 personnes, dont le parolier Luc Plamondon, à la Plaine Saint-Denis, juste au nord de Paris.

La soirée s'est déroulée dans un lieu conçu pour accueillir des événements d'envergure, qui abrite aussi le coeur de SOS Drogue international, association créée il y a 20 ans par l'ancienne reine de la nuit.

En plus de Luc Plamondon, le chanteur Renaud et sa compagne Romane, ainsi que Pierre Palmade, à l'origine du grand retour discographique de Régine, participaient à la soirée.

Régine vient de publier *Made in Paname*, un album de 13 chansons dont certains textes sont signés Renaud, Marc Lavoine, Marie Nimier ou Jean Rouaud (Prix Goncourt 1990).

Entre tradition et modernité, les chansons racontent la vie de celle qui a toujours été à mi-chemin entre la rue et le jet-set. Elles ont été écrites sur mesure comme *Boîte de nuit* ou *Le Juste (Monsieur Lepetit)* au nom de tous ceux qui ont, pendant la guerre 39-45, sauvé des Juifs au péril de leur vie.

Régine Sylberberg, née en 1929 en Belgique, a elle-même échappé de peu à la déportation en se réfugiant dans un couvent. Claude Posternak lui a également écrit *Les Disputes*, dédiée aux femmes blessées qu'elle interprète en duo avec Pierre Palmade.

L'humoriste prépare pour elle la mise en scène du nouveau récital qu'elle donnera du 11 au 13 mai aux Folies-Bergère à Paris.

À 74 ans, Régine est décidément très active. Elle est actuellement à l'affiche de *La Vie devant soi*, mis en scène par Alfredo Arias.

AU CLAIR DE LA LUNE

Certaines personnes brillent plus que les étoiles qui parsèment le ciel un soir sans nuage. Cette semaine, nous avons rencontré une femme extraordinaire. Elle parle six langues, c'est une pianiste et une chanteuse accomplie, c'est une sportive remarquable et... elle

n'a jamais hésité à s'envoyer en l'air... avec la NASA cela va sans dire. **Infoman** présente un portrait de Julie Payette, astronaute et superwoman!!!



Stéphane Laporte inc.

LA PRESSE
cyberpresse.ca

ZONE 3

INFOMAN
ce soir 19 h

Ici
Radio-Canada

www.radio-canada.ca/infoman

Astral Media

TÉLÉVISION RADIO AFFICHAGE

pour divertir votre monde